

LES

deux Philantropes,

OU

LE MÉRITE RECONNU.

Comédie en 3 actes.

PAR M. ***.



Paris.

1825

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, Nº 36.

LES

DEUX PHILANTROPES.

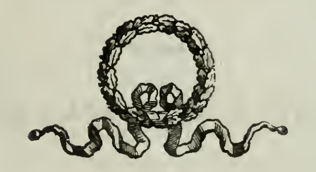
LES DEUX PHILANTROPES,

OU

LE MÉRITE RECONNU.

Comédie en 3 actes.

PAR M. * * *.



PARIS
IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

1825

PERSONNAGES.

M. BEAUREGARD, jurisconsulte.

M. PERTAP, membre de plusieurs sociétés de bienfaisance.

Mme DORVILLE, maîtresse de l'hôtel garni.

FRANÇOIS, domestique de M. Beauregard.

PIERRE, domestique de M. Pertap.

ARGUEL, sergent d'ordonnance.

La Scène se passe dans le grand hôtel de la Saône, à Paris.

AVANT-PROPOS.

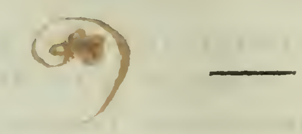
Cette pièce, composée dans quarante-huit heures de convalescence d'un philantrope devant rester inconnu, est dédiée à la bienfaisance.

Cet auteur eût pu, sans doute, en offrir la dédicace au premier financier français, si bien connu pour mettre cette vertu secrètement en pratique; mais il réserve, à ce riche banquier de la capitale, la connaissance unique d'un événement digne de son mérite; puisque les résultats doivent fixer l'attention des bons français, qui d'ailleurs seront charmés d'apprendre l'immense fortune d'un ami de l'humanité glorieusement s'accroître, par l'effet d'une découverte inattendue.

Le but du plébéien campagnard sera donc par-là doublement rempli; car, d'une part, il a l'espoir de voir augmenter le nombre des malheureux secourus; comme, d'un autre côté, il réclame l'indulgence du lecteur qui voudra bien au moins lui tenir compte des intentions

philantropiques, en appréciant la vérité des faits, excepté ceux du dénouement conforme seulement au vœu général.

Quoique la démangeaison ordinaire de publier le mal, ne dût pas prévaloir dans l'esprit de l'homme de bien; ce que l'auteur devait à la vérité, pour l'avantage de ses semblables, l'a emporté près de lui sur le soupçon de la médisance. Les courtisans et les méchans pourront donc seuls le blâmer par intérêt; encore qu'il n'ait fait que répéter, il espère, avec plus d'agrément, ce qui, chaque jour, se discute dans la société; il se trouve donc autorisé, sans se faire connaître, à transmettre les opinions déjà manifestées et émises dans les feuilles publiques. Les ombrageux ne peuvent en concevoir aucunes craintes, puisque ce campagnard n'en a tiré, à ses frais, que cent cinquante exemplaires revêtus de la griffe ci-jointe, afin de prévenir toute espèce d'abus et de contravention.



LES

DEUX PHILANTROPES,

OU

LE MÉRITE RECONNU.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DORVILLE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

MADAME, je vous le dis, Monsieur n'acceptera pas.

Mme DORVILLE.

Mais il a réussi..... s'est donné tant de peine, et ces pauvres gens m'ont remis.....

Elle tient un sac.

FRANÇOIS.

Précisément..... Ils sont pauvres, Monsieur ne recevra rien.

Mme DORVILLE.

Passe pour les autres fois...; il n'était pas long

dans ses décisions...; aussi, par lui, j'ai obligé tant de malheureux..., même des riches...; mais ceux-là sont partis sans nous remercier.

FRANÇOIS.

Je ne m'en étonne pas..., dans notre pays nous y sommes habitués...; malgré que les consultations coûtent moins cher qu'ici, Monsieur en a encore été souvent pour le papier timbré qu'il m'envoyait chercher... Il est des grands seigneurs dans le monde..., qui pensent qu'on est trop honoré de les satisfaire pour rien..... Monsieur est si obligeant, que, si j'avais à moi..., tout ce qu'il eût pu gagner de plus..., sans être ridicule.....

Mme DORVILLE.

A qui le dites-vous...? S'il en agit chez lui..., comme il en agit à Paris..., on doit bien l'estimer.

FRANÇOIS.

Encore, certains de ses collègues disent-ils que c'est un gâte-métier...; qu'il est la première dupe de son obligeance..., parce que tous les pauvres tombent à la maison, pour leurs petites comme pour leurs grandes affaires... Ils le savent si humain, que je l'ai vu souvent fournir de sa bourse aux frais des procès qu'il allait plaider..., tandis que ces jaloux ne sortent pas de leurs cabinets, pour des cliens, sans être payés d'avance, ou assurés de l'être.

Mme DORVILLE.

C'est ici d'usage.

FRANÇOIS.

Peut-être bien; mais, Monsieur ne trouvera par cela honorable.

Mme DORVILLE.

Comment voulez-vous que l'on puisse en agir autrement..., dans la capitale, personne ne se connaît...; il y a tant d'aventuriers..., toujours prêts à abuser...

FRANÇOIS.

Il est vrai..., c'est différent qu'en province.. Aussi, pourquoi les hommes ne sont-ils pas bons et justes partout.

Mme DORVILLE.

Allez, mon pauvre François..., s'il en était ainsi..., il n'y aurait plus de prison, ni de maisons pour les enfans-trouvés..., puisque chacun garderait les siens, et M. Pertap, que vous voyez tous les jours, n'aurait plus tant à faire.

FRANÇOIS.

Croiriez-vous que c'est moi qui en ai fait faire la connaissance à mon maître, par Pierre qui le servait avant moi... : je l'ai trouvé demeurant chez ce M. Pertap..., celui-ci m'a tant fait de questions..., sur les prisons..., les écoles..., les hospices de notre pays..., que je l'ai engagé, pour avoir des renseignemens, à s'adresser à mon maître plus ins-

truit...; aussitôt il est venu..., depuis ce temps, ils écrivent même ensemble.

Mme DORVILLE.

Je ne m'étonne plus de le voir si souvent..; comme il est le plus jeune..., c'est lui qui fait la démarche de venir...; c'est dans l'ordre.... Je vous assure qu'ils sont aussi estimables l'un que l'autre..., puisqu'ils travaillent d'accord à trouver les moyens de soulager l'humanité souffrante. J'ai prié un de mes locataires de me prêter l'ouvrage de ce M. Pertap..., dont on parle tant..., le zèle qu'il y montre est bien honorable.

FRANÇOIS.

Aussi Pierre, mon camarade, dit-il..., que son nouveau maître est comme le mien..., plus souvent avec les pauvres qu'avec les riches.

Mme DORVILLE.

Cela prouve davantage pour ces deux messieurs... si je n'avais à soutenir des pauvres dans ma famille..., personne ne ferait mes aumônes que ce M. Pertap, ou votre maître s'il demeurait ici..., car il est difficile de connaître ceux à qui l'on donne..., distribuant mal à propos..., ce serait faire du tort aux malheureux, qui méritent des secours.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BEAUREGARD.

BEAUREGARD.

Est-ce que vos protégés, Madame, ne sont pas satisfaits ?

Mme DORVILLE.

Très-contens au contraire ...; ce sont eux qui m'ont chargée d'aussi vous satisfaire.

BEAUREGARD.

Allez, Madame, allez, cela suffit.... Ce pauvre ménage a eu assez de peine à se tirer des mains du plus infâme usurier que j'aie jamais rencontré..., j'en ai cependant bien vu..., car il y en a tant et partout.... Prévenez ces braves gens qu'ils doivent encore à leur avoué..., qui leur ferait, à n'en pas douter, des frais..., sachant que l'affaire est arrangée..., qu'ils aillent au plus vite lui porter leur argent.

Mme DORVILLE.

Cependant, Monsieur, comme c'est moi qui vous les ai amenés....

BEAUREGARD.

Eh! bien... c'est vous qui avez coopéré à une bonne œuvre..., puisque j'ai forcé ce fripon à restituer... Il prenait, partant du taux du commerce,

pour établir son compte..., les trois-quarts de plus que la somme légitimement due. Ainsi, Madame, c'est à moi de vous remercier...; mais j'ai des notes assez pressantes à faire, sur cette nouvelle brochure..., voulez-vous me le permettre ?

Mme DORVILLE.

Ce sont sans doute des heureux... que vous cherchez encore à faire..., je m'empresse de me retirer.

BEAUREGARD.

Pour une autre fois, je suis tout à votre service.

François va lui ouvrir la porte.

SCÈNE III.

BEAUREGARD, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

M. Pertap ne tardera pas à venir.

BEAUREGARD.

Je tiens son ouvrage..., j'aurais voulu qu'il fût en dix ou douze volumes...; quoique bien conçu..., il laisse trop de choses à désirer.

FRANÇOIS.

Pierre m'a dit que son maître travaillait comme vous, Monsieur, nuit et jour.

BEAUREGARD.

Alors ce qui manque sera fait plus tard..... Que

vous dit-il de sa position..., ce pauvre Pierre..., se trouve-t-il réellement content..., ainsi qu'il me l'a annoncé?

FRANÇOIS.

Toujours content...; il est d'ailleurs si bon garçon..., qu'il ne lui est pas difficile de vivre avec son maître.

BEAUREGARD.

Aussi l'un et l'autre je vous ai distingués dans un lieu où il y avait bien des mauvais sujets...; il était temps, mes braves gens, de vous en sortir.

FRANÇOIS.

Sans vous, Monsieur, j'en serais mort de chagrin..., puisque j'étais innocent.

BEAUREGARD.

Pierre l'était autant que vous..., ce qu'il y avait de plus funeste pour lui..., c'est qu'on voulait le punir d'un acte d'humanité...; il faut que je raconte l'événement à M. Pertap..., pour qu'il ajoute à la bonne opinion qu'il a sans doute de votre camarade.... Précisément voici ce bon maître.

François sort.

SCÈNE IV.

BEAUREGARD, PERTAP.

BEAUREGARD.

Je parlais de vous, Monsieur..., disant que vous pouviez compter sur votre serviteur..., Pierre enfin.

PERTAP.

Avant que je n'aie l'honneur de vous connaître..., il avait déjà fait près de moi ses preuves...; encore porteur du bon certificat que vous lui avez donné..., il m'a dit ses malheurs..., tout en vous témoignant sa plus vive reconnaissance... ; j'ai même recueilli de lui des observations sur le lieu d'où vous l'avez fait sortir.... vous étiez à cent lieues d'ici..., que je désirais déjà vous connaître.

BEAUREGARD.

Moi j'étais instruit de votre philantropie par vos écrits... J'enviais également de faire votre connaissance...; mais les affaires..., l'intérêt de mes chers enfans, me forcent à ne pas employer comme vous tous mes momens à améliorer l'ordre social, en venant à la fois au secours des malheureux. Je vous confirme donc : que ce pauvre Pierre fut condamné correctionnellement seulement; mais par arrêt de cour d'assises, pour avoir lors des invasions empêché l'une des lapidations d'un fripon de maire, s'entendant avec les alliés de qui il achetait pour rien les denrées pillées ou injustement requises : une malheureuse veuve fut dépouillée d'un petit sac de farine, seule ressource de sa nombreuse famille pour vivre. Pierre indigné, profita d'une occasion pour le lui rendre..., il ne faisait tort à personne...., si vous eussiez vu dans nos contrées l'abus qu'on en faisait dans les lieux d'entrepôt,

où on les amassait, sans plus de comptabilité que de responsabilité..., il sera bien difficile de rendre les hommes plus vertueux...; puisque dans des momens si pénibles..., devant s'entr'aider..., il en est qui profitent de la circonstance pour s'enrichir aux dépens des plus malheureux...; cependant, Monsieur, ne perdez pas courage, on peut arriver par la suite à rendre cette masse plus humaine..., déjà vos œuvres y contribuent.

PERTAP.

J'ai bien besoin d'être secondé..., je sens l'énorme fardeau de mon entreprise.

BEAUREGARD.

Je veux encore augmenter votre tâche; car franchement, ayant l'avantage de trouver en vous la connaissance d'un homme éclairé..., vrai philantrope..., qui j'espère deviendra par la suite plus intime; je dois au titre d'ami..., dont je vous prie de m'honorer..., de vous dire, que j'aurais pris votre ouvrage de plus haut...; car avant de s'occuper des premiers effets, il faut commencer par discuter les causes...; je sais que vous en faites connaître un bon nombre...; il y en a même plusieurs qui m'étaient échappées..., mais je voudrais qu'on arrivât à l'origine du mal.

PERTAP.

Il faudrait, comme vous, être jurisconsulte..., connaître les lois et leurs abus.

BEAUREGARD.

N'avez-vous pas pour appui... ce grand et premier magistrat..., ce noble pair..., de qui vous rappelez les aussi précieux que savans rapports dans vos brochures... Si je le connaissais comme vous, puisqu'il a été si franc en ayant le courage de dire la vérité..., quand tant d'autres prodiguent des adulations... à la cour, il convaincrait bien vite ce digne Monarque..., qu'on dit porté si naturellement à vouloir faire le bien de ses sujets..., de la nécessité d'une réforme générale.

PERTAP.

Que dites-vous, mon cher Monsieur..., une réforme générale... quand de graves abus particuliers..., signalés dans les feuilles publiques..., sont encore maintenus !... N'ai-je pas été moi-même victime de mon zèle.... On est allé jusqu'à me refuser le droit de soulager mes semblables.

BEAUREGARD.

Je sais la conduite qu'on a tenue à votre égard..., lorsqu'on devait favoriser vos démarches bienfaisantes... Sous le règne des grands Frédéric ou des Henri IV... qu'on désire imiter..., de tels hommes auraient été mis en jugement..., l'opinion qui les juge..., s'ils ont de l'ame..., doit être pour eux un bien douloureux châtiment...; mais le mal subsiste..., que de mille malheureux ne souffrent-ils pas... En attendant, prenez courage pour la cause

commune..., je compte même sur vous pour m'en donner dans les affaires particulières, me forçant à sacrifier pendant mon séjour à la capitale ce qui doit assurer l'honnête existence de mes enfans.... Aussi.... ne soyez point étonné de voir quelquefois du désordre dans mes idées, j'ai tant de chagrins, que jusqu'à ce moment, l'ayant concentré..., je suis trop heureux de vous rencontrer pour épancher mon cœur... Il est si difficile de trouver, dans cette grande cité, des gens pouvant nous bien connaître...; les intrigans s'y prennent de tant de manières pour tromper, que chacun se méfie; et l'honnête homme reste victime des méchans... Je vous devrai donc la santé, plus le bonheur..., puisque vous m'assurez que les injustices qu'on m'a faites, comme mes sentimens vous sont connus.

PERTAP.

Oh oui, sûrement, mon digne ami..., vous me permettez ce titre....; c'est encore dans mes visites près des malheureux...., sans les remarques faites près de mes élèves..., que je crois rarement m'être trompé sur le caractère des hommes avec lesquels j'ai été en rapport... Ne suffit-il pas de vous voir..., pour vous juger?

BEAUREGARD.

Les apparences sont souvent trompeuses...; cependant, comme toute ma vie j'ai mis à profit les sages leçons de ce bon Condillac..., qui recommandait tant à son élève de bien observer, avant d'é-

mettre son opinion..., j'ai aussi, comme vous, étudié les physionomies, il y a eu peu d'erreur dans mes jugemens.

PERTAP.

Permettez..., je sais le contraire..., car vous avez été trop confiant et victime de votre bon cœur.

BEAUREGARD.

Que voulez-vous...? Ce sont des malheurs survenus, sans s'y attendre, à ceux que j'ai obligés... Si l'un d'eux vivait..., qui est le principal auteur de toutes mes peines!... Vous savez aussi qu'il a été tué en défendant la cause de la dinastie régnante...; certainement très-avancé; vivant aujourd'hui, il m'eût payé, et me défendrait de cœur contre l'intrigue de ceux qui m'oppriment.

PERTAP.

Si vous n'êtes du nombre des indemnisés, vous n'ignorez pas qu'un bienfait n'est jamais perdu... J'ai vu dans quelques-uns de vos ouvrages, que justice, tôt ou tard, doit être rendue... Mettez donc à profit ces maximes que vous avez si adroitement développées.

BEAUREGARD.

Ce que je fis alors..., était pour le bien..., j'en attends encore les effets....; les suites d'un festin, sans être splendides, me seraient aussi agréables; mais il faut se consoler, encore qu'il n'y ait eu pour moi force majeure... Je n'attends donc rien de la desserte, que des événemens funestes... Faisons di-

version à mes propres affaires...; racontez moi quelles bonnes actions vous avez faites aujourd'hui.

PERTAP.

La journée n'est pas très-avancée, cependant je crois avoir réussi à faire adopter par le gouvernement le mode, reconnu si favorable, de l'enseignement mutuel...; on va rétablir les écoles qu'on avait, je ne sais par quelle fausse politique, partout supprimées... Ne pensez-vous pas que l'ignorance conduit au dégoût ou à la paresse, et la paresse souvent à la débauche, qui ont les crimes pour résultat.

BEAUREGARD.

J'en suis tellement convaincu, que je le prouve dans un mémoire que je vous remettrai ce soir pour en faire votre affaire..., je l'ai adressé à un puissant personnage, de qui je n'ai pas même de réponse, parce qu'il est contraire aux vœux de l'aristocratie, qui pense qu'on pourrait supposer que l'ignorance fait le bonheur des peuples..., comme si nous devions vivre, dans cette belle France, à l'instar de ces peuples d'Arabie moitié sauvages, puisqu'ils sont déjà *serfs*... J'en reviens toujours à mon premier système. Vous y lirez que je prends le mal dès son origine..., que pour le détruire il faut: 1° que cette première loi fondamentale de l'État, soit maintenue dans son entier, ainsi qu'on l'a récemment encore promis; 2° que les cultes, par elle étant protégés, on trouve, dans leurs ministres

qu'il faudrait bien choisir et mieux rétribuer, par l'État seulement, l'appui que le magistrat instruit réclame depuis long-temps; 3° que la justice étant la base la plus solide d'un trône, si on ne la maintient, il en résultera les mêmes effets, que le défaut d'entretien à un superbe édifice, lequel abandonné s'écroule, alors les matériaux deviennent la propriété du premier occupant.

PERTAP.

Ah! Monsieur! la révolution nous a fourni cet exemple..., aussi que de crimes..., pour des abus réprimés.

BEAUREGARD.

C'est toujours la suite, malheureusement forcée..., tant que les priviléges, résultat fréquent de l'injustice du plus fort sur le plus faible, existeront... Il faut, *je l'ai dit dans mes chapitres préliminaires,* avant tout, franchise et loyauté... Ce n'est pas par le bruit que font à la tribune des têtes parfois exaltées, des partis opposés.., qu'on arrivera à ce moyen de modération, seul nécessaire pour bien s'entendre...; c'est parce que la plupart de ces hommes, animés par des motifs d'intérêts particuliers..., car les uns qui ont déjà beaucoup, veulent avoir davantage...; ceux qu'on a trop restreints veulent rentrer dans leurs droits...; voilà d'où vient le scandale..., le peuple instruit..., qu'en vain on ne ramènera de sitôt à l'ignorance, s'en plaint..., les esprits en province, où les besoins se font seuls

sentir, s'en aigrissent..., et les hommes deviennent méchans.

PERTAP.

Sans doute, si cette charte était violée..., bon nombre en profiterait pour ne point respecter dans la société leurs traités particuliers.

BEAUREGARD.

Ces gens-là vous diraient aussi : il y a force majeure..., nous marchons sur les traces de ceux qui nous gouvernent... Il faut donc de toute nécessité arriver au bien, et pour cela, que ceux qui dirigent le navire, prennent la résolution, dans des écueils difficiles, d'être francs, justes et modérés, s'ils veulent arriver au port... Un orage est bientôt venu..., vulgairement on *dit au voyageur* : *s'il fait beau, prends ton manteau.*

PERTAP.

Il serait si facile de détourner..., même les nuages.

BEAUREGARD.

Non pas, il est en ce monde des choses indépendantes de la volonté de l'homme..; soyez convaincu que tout change et que tout se meut en politique comme le globe terrestre...; mais la Providence a voulu qu'il nous fût facile de parer aux événemens par un sage et solide abri. Ce n'est pas en employant le mensonge, la dissimulation et la fausseté, qu'on parviendra à obtenir sa protection,

pour éclairer sur les moyens que nous devons d'elle seule réclamer, afin de faire le bien de nos semblables, en éloignant toute occasion de leur procurer du mal.

PERTAP.

Vous aviez raison de dire que vous preniez les choses de plus haut que moi. . . Je conviens que si vous étiez écouté .... ceux qui me secondent n'auraient pas tant de peine.... mes rapports deviendraient sans objet. .. il y aurait peu de méchans.

BEAUREGARD.

Vos œuvres seront toujours très-utiles, puisqu'elles signalent d'énormes abus et forcent au besoin de les réprimer.

PERTAP.

C'est à vous qu'appartient le grand moyen..., pour mieux y réussir..., remettez-moi le double de l'envoi que vous avez fait ; ce premier ministre, par suite de la volonté d'un grand Prince, qui protège mes démarches, appréciera certainement votre travail.... Si ce que vous indiquez, n'est mis à profit dans son entier..., cela fera toujours beaucoup de bien.

BEAUREGARD.

Si vous êtes assuré de pouvoir le faire lire, j'y ajouterai dans la journée, avant de vous le remettre...; à cet effet, je me retire dans un lieu favorable au travail pour vous satisfaire promptement.

SCÈNE V.

PERTAP, PIERRE.

PIERRE.

Voilà votre courrier, Monsieur, en même temps que deux lettres apportées .., marquées très-pressées.

PERTAP.

Il suffit...; cependant, Pierre..., attendez.

Il lit bas.

PIERRE à mi-voix.

Je vois, j'irai à l'Abbaye ce soir ou à Sainte-Pélagie..., heureusement qu'on ne m'y retient pas... Si je n'en retire point d'argent, j'ai au moins des complimens... Ces malheureux me disent que je suis aussi bon que mon maître, cela fait toujours plaisir... Mais M. Beauregard, aussi compâtissant que lui..., comme de suite il a disparu quand je suis entré...; je l'ai vu heureusement ce matin...; il était sans doute pressé de faire quelques nouvelles bonnes actions, car il m'eût demandé comment je me portais... A son service..., contre l'usage..., il avait déjà cette bonté...

PERTAP.

Vous savez.... j'ai dit qu'on pouvait compter sur vous..., ayant la faveur d'entrer près des malheureux... Allez donc de suite à la Force : la salle n° 3 est en révolte... Le brave concierge, qui veut éviter à ses prisonniers les suites de cet événement,

m'écrit, qu'ils désirent me voir, et qu'ils ne veulent ouvrir qu'en les prenant par la douceur... Adressez-vous au gardien Loujean..., c'est le plus humain..., ce n'est pas lui qui les aura mécontentés...; il vous introduira, et vous leur direz, que je m'apprête pour vous suivre, car je dois voir M. Beauregard avant de sortir.

PIERRE.

Monsieur m'envoie à la Force..., il n'y a pas loin de la contrainte... Si ces gaillards allaient... quelques méprises sont bientôt faites de la part de certains furieux... Vous savez, s'il se trouvait là un Romain.

PERTAP.

Ne craignez pas..., il suffira de vous annoncer, pour qu'aucun mal ne vous arrive... Je ne vous exposerais pas, s'il y avait le moindre danger.

PIERRE.

Ce que vous dites... me rassure.

Il sort.

SCÈNE VI.

PERTAP *seul.*

Continuons. Ah! M. le baron Danleri, colonel de ce beau régiment.

Il lit les passages suivans :

« Le professeur de l'école mutuelle, que vous
» avez organisée, a eu de l'avancement. Le moni-

» teur Arguel est passé dans la garde, et les sol-
» dats sont désorientés; ces braves vous récla-
» ment... » Cela peut se remettre à demain...; je leur ferai gagner le temps perdu... A une autre.

Il lit encore.

« En qualité de directeur du
» j'ai l'honneur de vous adresser un billet de mille
» francs, vous laissant toute latitude pour l'emploi
» en faveur des malheureux. » Cela arrive fort à propos pour calmer tout à l'heure ces pauvres prisonniers.

Il continue à lire.

« C'est le double de la somme que notre société
» avait fournie pour suppléer aux frais funéraires
» d'un acteur bienfaisant; mais un obstacle, qu'on
» doit espérer ne plus se présenter, nous a engagés
» à mieux faire... » Il faut convenir que cette vengeance a son mérite, puisqu'elle sera mise à prix par bien des êtres souffrans que je vais avec soulager.

Il continue à lire une dernière lettre.

C'est moitié anglais, moitié français... Je devine..., c'est cette milady anglaise..., dont Pierre ne pouvait se défaire..., qui donne aux pauvres le double de ce qu'on lui réclame, à condition que le maître de son hôtel ne profitera pas de ce qu'il exige... Ce dernier, Français généreux, a accédé de suite, à charge par moi seul, d'en faire l'emploi... Ce qu'il y a de particulier..., je remarque que la convention, sur laquelle je dois mettre mon acquit, a été faite dans cet hôtel, à la participation de ce digne M. Beauregard, de qui je reconnais l'écriture...

C'est bien un bon sur la caisse de ce premier banquier de la capitale... S'il savait l'événement...; il est si généreux.., qu'il aurait du plaisir à faire acquitter promptement cet effet... D'ici à la rue d'Artois il n'y a pas loin...; si j'y passais...? Toujours occupé à de grandes opérations..., il est presque invisible... Comme il s'agit d'améliorer promptement le sort des malheureux..., j'aurai certainement audience.

SCÈNE VII.

PERTAP, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur vous prie.., pour ne pas perdre patience, de vouloir, s'il vous plaît, passer près de lui... qu'il vous fera lire le commencement de ce qu'il est encore, pour quelques instans, occupé à achever.

PERTAP.

Qu'il continue...; je vais profiter de son absence pour aller distribuer le montant d'un engagement qu'il a fait contracter à mon profit...; veuillez le lui annoncer.

Ils sortent chacun de leur côté.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, PIERRE.

PIERRE.

Lequel des deux est le plus serviable ?

FRANÇOIS.

Je pense que mon maître ne cède rien au tien..., malgré qu'il a ses propres affaires, et ses enfans à qui il songe sans cesse.

PIERRE.

Mais, sais-tu que le mien, du matin au soir, prépare les moyens de soulager le lendemain sa nombreuse famille..., se composant de tous les pauvres, les orphelins, les prisonniers, etc., etc..., c'est son unique occupation.

FRANÇOIS.

Oui, aussi, si M. Beauregard en fait plus dans une heure, sans sortir de chez nous, que ton maître quand il y emploie la semaine...; l'un fait les choses en grand, et l'autre n'a que le mérite de s'occuper de beaucoup plus de petites.

PIERRE.

Il n'y a point de petites bonnes œuvres, lorsqu'on oblige son semblable.

FRANÇOIS.

J'en conviens; mais si mon maître, tout d'un coup, oblige tout le monde...; par exemple : il veut détruire l'usure, la mendicité..., faire diminuer le nombre des prisons...; parce que, dit-il, les hommes meilleurs, il y aura moins de prisonniers... Il s'occupe de cela en ce moment.

PIERRE.

En ce cas, c'est différent... J'y gagnerai des courses de moins.

FRANÇOIS.

Il se plaint qu'on ne peut aujourd'hui assez dire la vérité... J'ai entendu....

PIERRE.

Qu'ils prennent garde d'en trop dire; il pourrait lui-même devenir prisonnier... J'en ai rencontré qui avaient aussi de bonnes intentions, et qui, une fois pris, étaient traités sans plus de ménagement que les malfaiteurs... J'ai envie de l'en prévenir.

FRANÇOIS.

Il sait le contraire par les journaux; parce que j'ai remarqué, qu'il disait à ton maître : Puisqu'on parle maintenant librement, et qu'il y a de la différence avec le passé..., M. Beauregard s'attend encore à des changemens plus favorables.

PIERRE.

Il est bientôt temps, car des gens plus pauvres que nous se plaignent.

FRANÇOIS.

Ce n'est rien à Paris.... on est heureux... l'argent roule... mais en province on est misérable.... les usuriers, les huissiers et les avoués seuls s'enrichissent.

SCÈNE II.

Mme DORVILLE, FRANÇOIS, PIERRE.

Mme DORVILLE.

Monsieur n'est pas visible ?

FRANÇOIS.

Il l'est toujours... pour vous surtout, Madame, je vais le prévenir.

PIERRE.

Si Madame n'est pas pressée ?

FRANÇOIS.

Il est à une bonne besogne.

PIERRE.

Ce serait dommage de le déranger.

FRANÇOIS.

Il ne tardera pas à être ici.... cependant si Madame veut.

Mme DORVILLE.

J'ai peur même qu'il ne sache..., car il est tellement complaisant..., qu'il se déplacerait.

FRANÇOIS.

Précisément le voilà.

François et Pierre sortent.

SCÈNE III.

Mme DORVILLE, BEAUREGARD,

BEAUREGARD.

Ah !... Madame... en quoi puis-je vous être utile ?

Mme DORVILLE.

C'est toujours pour les autres...., que je viens réclamer vos bons offices.

BEAUREGARD.

Vous n'en êtes que plus aimable.

Mme DORVILLE.

Mais cette fois...., c'est pour une de vos payses.

BEAUREGARD.

Alors, il n'est rien que je ne fasse.

Mme DORVILLE.

Vous saurez donc..., que veuve..., elle a touché une somme due depuis long-temps à son mari, de qui elle est restée l'unique héritière ; cela ne peut suffire à ses besoins ; forcée d'avoir une gouvernante..., voulant se reposer sur ses vieux jours.... son notaire lui dit, qu'on ne peut placer ici son argent plus haut qu'à quatre pour cent..., parce que, ajoute-t-il..., la rente va s'y trouver réduite..., qu'il a en caisse des millions, à offrir aux

emprunteurs qui lui donneront des sûrétés dans ce département, et non ailleurs.... Elle est désolée d'être obligée de mettre son avoir à fonds perdu pour vivre.... encore n'en trouve-t-elle que le sept sur sa tête... Que lui conseillez-vous de faire...? elle a toute confiance dans ce que je dirai..., vous n'ignorez pas que je m'en rapporte à votre opinion.

BEAUREGARD.

C'est à faire à vous, Madame, voilà un exposé fort simple et très-clair...; encore qu'il ne s'agisse d'une question de droit..., il faut venir au secours de cette pauvre femme embarrassée... et de quoi... de son argent...; quand tant d'autres dans son pays n'en ont pas... d'où il suit : que je lui conseille de retourner en province; car là elle choisira parmi les riches propriétaires, réduits par la misère de leurs fermiers, ruinés par les invasions de 1813 et 1814...; lui supposant la délicatesse de ne pas placer à neuf et dix du cent, sur bonne hypothèque, comme le font tous les usuriers des départemens..., qui se disent rentiers; elle peut retirer de son argent douze ou quinze du cent à fonds perdu, sans scrupule.... le notaire comme le *client*, à qui je l'adresserai, l'en remercieront. Conseillez lui de partir.... l'air natal prolongera ses jours..., elle aura de quoi bien passer sa vieillesse..., puisque tout est à bas prix dans nos contrées.

Mme DORVILLE.

Il me fâche de la quitter... c'est une bonne per-

sonne..., que je connais depuis long-temps.... mais je renonce à mes affections pour servir ses intérêts... Je vais lui apprendre cette bonne nouvelle.

Elle sort vite.

SCÈNE IV.

BEAUREGARD seul.

Bonne nouvelle.... dit cette brave dame Dorville.... laquelle fait honte à ceux qui croient que toute la France est dans Paris...; que ceux aussi, qui font tant de dépenses dans cette grande cité, réfléchissent à ce qu'ils deviendraient sans les provinces.... Voilà encore un de ces énormes abus à réprimer..... qu'on songe donc qu'il faut semer pour recueillir... que plus il y aura de ressources dans les départemens, plus les Parisiens seront certains de faire de meilleures affaires..; car le riche habitant de ce qu'ils appellent mal à propos campagne, ne vient-il pas dépenser son superflu à la capitale.... le père n'y envoie-t-il pas ses enfans pour profiter des leçons des grands maîtres..... tel qui venant solliciter.... (Car c'est le siècle des faveurs) ou réclamer justice (on ne l'écoute pas.) Qui apportait cent louis.... deux cents louis.... ne peut aujourd'hui en apporter que vingt à quarante... Pourquoi? parce que tous les trésors sont tellement enfouis dans cette ville, que le numéraire ne circule pas ailleurs... L'agriculture et le commerce hors de ses environs sont en souffran-

ces..... qu'enfin on veut les avantages présens..., pressé de jouir, l'égoisme est à l'ordre du jour.... on ne pense pas à l'avenir...... Voilà comme on augmente le nombre des malheureux, en accroissant celui des mécontens.... l'on dit : le Français se plaint.... sans doute, on lui en donne juste sujet...; moi qui ai tant de motifs d'être révolté des injustices que l'on me fait..., qui suis en souffrance de fortes sommes, que j'attends à si grands frais, depuis si long-temps... Ce que cette bonne femme a de disponible, m'aurait été utile..., l'occasion de cette payse embarrassée de ses écus, était ce qu'il me fallait... Je n'avais qu'à dire un mot... mais j'ai dû me taire... réfléchissant bien, j'ai tort de tout faire pour les autres, sans songer à mes propres intérêts...; cependant quand je m'occupe..., comme je le faisais tout à l'heure, de la masse commune, je travaille aussi pour moi, puisqu'il m'arriverait une part du bien qu'il en résulterait...; je crains que M. Pertap ne soit pas en mesure de se faire écouter..... Le voici, que va-t-il nous dire de nouveau?

SCENE V.

BEAUREGARD, PERTAP.

PERTAP.

Je suis content de moi... rien ne transpirera aux oreilles des autorités... vous seul allez en être instruit... que de marques de reconnaissance j'ai reçu

de ces misérables... figurez-vous... si on le savait...! douze dans la même salle voulaient se détruire, en mettant le feu à leurs paillasses, si la force-armée était arrivée... Il y avait coalition dans la chambrée, et les conjurés s'étaient liés par serment à ne pas révéler l'auteur du projet, qu'ils auraient mis à exécution, si je ne fusse arrivé... le véritable auteur d'un si funeste événement..., s'il eût eu lieu...., c'était un des gardiens qui avait commis une injustice à *l'égard de l'un des prisonniers*... tous ont pris parti...; on a voulu les en punir, et le même coupable était aussi l'auteur que ces désespérés avaient attendu, depuis plus de quatre heures, après le moment ordinaire de la livraison du pain, la seule nourriture qu'on voulût leur donner... ils en seront quittes aujourd'hui pour la privation du reste... Je n'ai pu capituler autrement... mais vous sentez que l'animal même, nous fournit l'exemple... quand il est affamé..., il devient enragé.... si ce sont des loups, ils sortent du bois et hurlent comme de raison ensemble.

BEAUREGARD.

Votre exemple peut aussi recevoir son application pour la classe malheureuse en province, que je plaignais tout à l'heure.... Attachons-nous donc aux grands moyens, et arrivons à éviter à l'être raisonnable l'occasion d'entendre sur sa noble espèce, de si pénibles comparaisons... Voilà donc un de mes nouveaux opuscules..... Il y aurait

beaucoup plus à dire..... Nous y suppléerons dans nos conversations...., faites-en votre affaire si vous en attendez des événemens favorables...; si, au contraire, vous en craignez les suites...., rendez-moi seul responsable..., j'en serai quitte pour recevoir votre visite où l'on m'enverra..... Les peines et privations que j'y aurai ne peuvent pas être plus cruelles que les tourmens que l'on me fait endurer, par le chagrin que j'ai d'être éloigné de mes affaires, de ma famille et du bien de mes enfans, livré peut-être, pendant mon absence, à un vrai pillage...; encore, en arrivant, il faudra avoir six fois raison, pour être écouté dans mon pays. Je passe pour être modéré, cela ne suffit pas près de nos autorités; la plupart, hommes étrangers du département, parvenus en étant exaltés selon la circonstance, les ayant fait crier plus ou moins haut, sans autres bons effets que ceux tournant à leur unique profit..... peu leur importe le mal arrivant à leurs administrés..., par suite même de leurs mauvais exemples.

PERTAP.

Excusez-moi..., si déjà je ne suis allé près de mon protecteur, qui, j'espère, deviendra le vôtre..... Rassurez-vous, je vous prie, car je n'échapperai aucune des circonstances caractérisant les injustices qu'on a eues à votre égard.... Toutes me sont présentes, par l'impression si vive que m'a faite votre position..., jointe à l'intérêt qu'inspirera votre

famille à ce grand personnage près de qui je réclame...., pour vous obtenir d'abord une audience, dans laquelle vous serez convaincu : que quand il s'agit d'un acte de justice ou d'une récompense, ce bienfaiteur ne perd pas la mémoire des faits.

BEAUREGARD.

Je suis tellement rebuté de ce monde, que je ne compte plus sur rien...; cependant je rends justice aux nobles sentimens, vous animant dans mes intérêts..... ; rien ne me fera supposer qu'on s'occupera de moi individuellement; il faut avoir, à la cour ou dans les ministères, des gens voués par reconnaissance (c'est fort rare) ou par intérêt (c'est fréquent). J'ai beaucoup obligé...; plus ceux qui devraient m'en avoir des obligations ont été puissans..., plus ils m'ont donné de grandes marques d'ingratitude... N'ai-je pas pour moi certaines bonnes actions, lesquelles, sans orgueil, mériteraient d'être citées...? Je n'en parle pas maintenant..., on les oublie. Que voulez-vous donc que j'espère....? Sans doute...., si l'on disait.... : Que demande-t-il....? où sont ses titres....? qu'on les examine...; je désigne telle personne pour l'entendre dans tous les détails qu'il croira utiles à ses intérêts...., ce délégué, juste et équitable, reconnaîtrait bien vite que mes réclamations sont fondées..... Qu'il y a loin de cette supposition avec ce qui se pratique journellement....! Flattez..... , vantez..... , avilissez-vous..... , vous

serez écouté; montrez ce caractère ferme et intègre de l'homme de bien, vous ne serez point entendu; et vous ne voulez pas qu'on devienne, malgré soi; du nombre des plaignans! Qui plus que moi a autant de motifs de signaler les abus dominans? Le mémoire que vous tenez serait plus complet, si le malheur qui me menace n'avait absorbé par moment mes facultés, dans l'instant de la confection. Que tous ces puissans courtisans se mettent un instant à ma place, non que je veuille jamais être à la leur, et si, malgré leur pratique habituelle des adulations et du mensonge, il a pu leur rester un peu d'ame, qu'ils jugent si un père opprimé, dépouillé, a droit de se plaindre quand on veut enlever à ses enfans ce qu'il a eu de la peine à leur amasser; surtout, lorsqu'il peut justifier que par son courage, son dévouement, son désintéressement et son silence jusqu'à ce jour..., il a mérité aussi... plus que des indemnités.

PERTAP.

Il n'est pas possible que vous ne les obteniez, si je parviens, comme je l'espère, à faire connaître votre généreuse et courageuse conduite.

BEAUREGARD.

J'y mets, mon cher ami, aujourd'hui un nouvel obstacle..... Je prouve dans ce que vous allez offrir, des vérités qui outrageront ceux qui, jusqu'ici, ont toujours eu les moyens d'empêcher que les injustices ne soient connues; sans doute que

l'ame noble et généreuse de celui qui peut tout, serait touchée des tourmens que je n'ai point mérités; on se gardera bien de lui fournir l'occasion de juger, comment jusqu'à ce jour, ce qu'on fait a pu rester ignoré de ceux de qui il exige, je le sais, que toutes bonnes actions par eux lui soient connues; on me confondra avec une foule d'ambitieux d'honneurs et de prospérité, qui ont déjà beaucoup obtenu et qui graduellement arrivent, pour tout envahir : tandis que je ne veux que ce qui est légitimement dû, non pour moi encore; car j'en ferais volontiers le sacrifice, pouvant me suffire à moi-même, par un bien qu'on ne peut enlever; mais je dois, comme père, réclamer. La conscience reproche un si long silence; c'est par ce dernier motif, que je m'enhardis à parler de mes intérêts! faisant pour ceux qui me doivent la vie et qui doivent la passer honorablement, le sacrifice pouvant résulter de l'émission de ce mémoire; je ne crains même pas de dire : si aujourd'hui ces nouvelles démarches sont blâmées, elles ne sont pas suffisantes pour détruire celles que j'ai faites et desquelles sont incapables, ceux qui ne veulent ou ne peuvent les apprécier. Voilà sans doute, observerez-vous, une singulière manière de solliciter; ce n'est pas comme cela qu'on parvient, ajoutez-vous; la chose est faite, on manque à son devoir, si on ne dit ouvertement la vérité... Mes concitoyens ne peuvent mal interpréter cette démarche...; si ceux qui doivent protéger l'opprimé,

ne veulent me faire indemniser, ils aggraveront leur tort, de ne l'avoir pas fait jusqu'ici.

PERTAP.

J'avoue qu'à vos protestations décidées, je suis contraint d'examiner attentivement votre mémoire, pour vous engager à en retrancher, ce qu'amicalement, ensemble nous conviendrons qu'il serait inconvenant d'exposer à ce puissant bienfaiteur.

BEAUREGARD.

Lisez d'abord; mais soyez persuadé, que j'ai pour cet illustre personnage, tout le respect qu'il mérite. C'est par l'attachement que je lui porte, dans son intérêt, autant que dans celui de ceux qui l'aiment à juste titre, que j'ai cru ne devoir point cacher cette façon de penser. Si mal en arrive, s'il a pu me lire, ce ne sera pas par lui que j'en souffrirai; mais bien par les insinuations de gens vis-à-vis de qui on n'est pas en mesure de se défendre; car, à la cour, plus qu'ailleurs, les absens ont toujours tort.

PERTAP.

Il me paraît que vous auriez pu employer un autre moyen, pour exposer...

BEAUREGARD.

J'ai adopté celui-ci, comme plus récréatif, crainte de l'ennui d'une longue narration.

PERTAP.

Je croyais vous avoir persuadé, que dans toute

cette aussi illustre qu'antique famille, on n'avait pas de plus grande jouissance que celle qu'on éprouve en reconnaissant de belles actions; une réclamation bien fondée, comme est la vôtre, aurait pu se lire sans en éprouver le moindre....

BEAUREGARD.

Le temps presse, je ne puis plus revenir sur mes pas, on nous en connaîtra mieux tous deux; ainsi c'est décidé, laissez-la partir.

PERTAP.

Il est convenu que je la lirai, mon cher Monsieur, je me mets bien à votre place; le désespoir fait commettre de grandes erreurs, ne l'ai-je pas vu, je vous le racontais tout-à-l'heure, excusez la comparaison.

BEAUREGARD.

Je la souffre volontiers, car tout misérables qu'ils méritent d'être qualifiés, ce sont cependant des hommes, qui se plaignaient de ce qu'on avait commis à leur égard des injustices; la nature l'emporte toujours contre les caprices de l'être mal intentionné... La corde trop tendue, finit, dit le proverbe, par se rompre. Je trouve mon fardeau si pesant, que j'en suis déjà courbé; malheur, oui malheur, à celui qui insolemment viendra me redresser! Qu'on raisonne, je ne suis point obstiné, quand j'ai eu tort, j'ai été le premier à proclamer mes erreurs; mais m'assujettir au mensonge, quand par état je dois dire la vérité; non jamais on ne

pourra m'y soumettre ; il est encore des hommes dans la capitale comme dans les départemens, même parmi ceux dont je blâme les opinions, qui tiendront compte de la franchise.

PERTAP.

Je vous retrouve, en ce moment, différent que je vous avais laissé en vous quittant, rappelez-vous : vous étiez partisan de cette noble modération, avec laquelle, disiez-vous, on pouvait parvenir à ramener les choses comme nous le désirions, et vous voilà presque exalté.

BEAUREGARD.

Ah ! mon cher ami, ce ne sont pas mes intérêts que je soutiens en ce moment, ce sont des êtres intéressans, plus chers que mes cliens ; bien que je n'aie jamais abandonné ceux-ci en désespoir même de cause ; or, cela nous conduit à parler des mandataires infidèles qui ne remplissent pas les engagemens sacrés et si précieux de leur mandat. Ce généralissime à qui vous vous proposez de soumettre mes observations, apprécierait la justesse de cette remarque. Mes plaintes d'ailleurs ne sont point encore publiques, elles ne seront soumises à l'opinion, qu'autant que plus tard, on s'obstinerait à ne vouloir injustement pas m'entendre ; c'est cependant un droit qui m'est accordé par cette charte, que tous ces exagérés voudraient faire méconnaître ; mais jusqu'ici j'ai gardé le silence en concentrant mes peines... vous êtes le seul témoin

de ma première explosion ; aussi estimable philantrope que vous étes, vous me pardonnerez, en vous mettant un instant à la place de celui qui voudrait faire du bien... Providence ! comment et pour qui..., faut-il donc que je te les recommande !

PERTAP.

Calmez-vous, Monsieur, mon cher ami, ce protecteur leur suffit ; deux d'entre eux ont déjà de si beaux noms, Henri et Charles, que cela leur portera bonheur, si vous êtes toujours opprimé, ils soutiendront à temps les plus faibles après eux.

BEAUREGARD.

Certainement ils auraient des droits à la magnanimité de cette altesse, non-seulement de ce que leur mère les a ainsi désiré nommer par dévouement, peu de temps après avoir donné elle-même des preuves héroïques de son attachement à ses devoirs ; mais ce que leur père à fait, ne serait-il pas suffisant pour obtenir promptement la justice qu'il réclame, si péniblement, sans succès.

PERTAP.

Patientez, chacun s'attend à avoir...

BEAUREGARD.

Ce qu'on n'obtiendra pas ; puisque c'est le bien général après lequel on soupire depuis si long-temps... de même que la ligne droite est le plus court chemin pour arriver d'un point à un autre, de même aussi il est impossible, que nous partant

d'ici, moi de là, allant toujours en sens direct, nous puissions nous rencontrer, sans revenir sur nos pas, et c'est précisément à la raison, ce point fixe de départ, d'où je voudrais qu'on pût sortir.

PERTAP.

Sans doute, c'est comme l'artisan que je vois tous les jours dévider sur une même pelotte, pour réunir toutes les parties de son ouvrage, afin de le fournir commodement au fabricant qui en fait un emploi aussi facile qu'utile; il faut donc de l'ordre et de l'ensemble partout.

BEAUREGARD.

A quoi servent des roues bien faites par divers ouvriers, si elles ne peuvent s'adapter à la machine, d'après le projet conçu par l'inventeur. Or, quel est le premier auteur de l'ordre social? C'est celui qui nous fait distinguer le bien du mal, c'est à lui que l'on manque d'abord essentiellement en s'écartant de ses vues. Combien sont coupables, ceux qui en connaissance de cause, ne veulent faire sa volonté, étant les premiers auteurs des maux qu'ils font endurer; combien aussi, je vous le demande, ne se rendent-ils pas odieux à cet Être créateur, qui les attend pour rendre compte.

PERTAP.

Je conçois alors, qu'il est difficile qu'ils soient aimés de leurs semblables; mais ceux de qui nous ne pouvons qu'avec respect parler, ont de si bonnes

intentions, qu'ils sont induits en erreur, sans qu'on puisse rien leur reprocher.

BEAUREGARD.

Il y a donc philantropie, à les en instruire ; car la vérité est réellement ce qu'un bon père recherche le plus dans ses enfans, de même qu'il préfère pour eux, l'utile à l'agréable.

PERTAP.

S'ils connaissaient vos idées, ils en tireraient quelque profit.

BEAUREGARD.

D'avance je sais et vous le repéterai toujours, ils ne les connaîtront pas, quelque danger qu'il y ait à ainsi les émettre, j'en brave le péril, dans l'espérance de faire constamment le bien.

PERTAP.

Votre intention est louable : vous péchez seulement par la forme; au surplus je me retire pour méditer vos réflexions.

BEAUREGARD.

Pour y employer plus de temps, je dois vous engager à éviter la rencontre d'une milady, vous portant de l'argent; fatigué de me trouver en rapport avec cette femme obstinée, j'ai fini par faire une action profitable aux malheureux.

PERTAP.

J'oubliais de vous remercier de la préférence;

je suis déjà nanti, par une valeur sur un homme, qui a fait bien des heureux dans sa vie et bien des ingrats.

BEAUREGARD.

Voilà un riche qu'on aurait dû, ne fût-ce que pour l'exemple, élever aux premières dignités ; il a d'ailleurs fait preuve de capacité sur les finances, il était nécessaire à cette haute chambre, lorsqu'elle a rejeté ce sage projet combattu par ceux qui devaient le soutenir. Qu'on lise mes réponses à celui qui, déjà excellence, convoite encore un voyage dans les États-Romains, en espérant être plus élevé en dignités. On jugera qu'il s'est écarté de son devoir ; que de malheureux, hors de son ressort, ont souffert ! les homicides, les suicides s'en sont suivis ; mais n'allons pas trop loin, je rentre dans mon cabinet.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DORVILLE seule (apportant des lettres).

Personne ici? J'espérais profiter de cette occasion (*montrant ses lettres*), car il y a toujours à gagner en conversant avec monsieur Beauregard..... Il est d'une bonté...., d'une complaisance....; cependant parfois rêveur, sérieux...., mais il se déride pour plaire..... Je ne l'ai jamais vu refuser un service....; ne se plaint pas....; parle à son domestique comme à ceux des autres, avec douceur et grâce, les supposant ses égaux..... L'éducation est une belle chose....; cela offre aux femmes tant de ressources à leur bonheur!.... Si j'étais jeune...., ayant plus de fortune...., j'aimerais cet homme-là, pour second mari, afin de me consoler des maux que m'a fait endurer le premier..... Aussi je dis toujours aux demoiselles qui veulent se marier : Le connaissez-vous?.... y avez-vous bien réfléchi?.... Je suis allée jusqu'à ajouter à certaines : Que je vous plains!.... Misérables!.... qu'allez-vous faire?.... J'avais raison..... ces ménages ont mal tourné.... Je suis *moi* d'avis : qu'une femme qui se trouve bien ne doit jamais

chercher à changer, si ce n'est pour être mieux. Aussi tous les jours je refuse des partis..... Les aspirans des environs de Paris, qui me connaissent un peu d'aisance, viennent jusqu'à loger chez moi..... Les uns me disent : « Vous devez être » fatiguée de ce métier, vous occupant tous les » jours..... » Je leur réponds..... Une partie de la nuit, je suis même sur pied.... Ils ajoutent : « Ven» dez et reposez-vous.... » Les autres reprennent : « Votre santé s'altérera..... l'air de la campagne » vous ferait vivre vingt années de plus..... votre » fraîcheur et votre embonpoint s'augmente» raient. » Moi, qui me trouve indemnisée, par mes bénéfices, de ce qui serait fatigue pour toute autre, j'en suis quitte pour remercier ces messieurs de leurs bons conseils, ne voulant suivre que ceux donnés par monsieur Beauregard..... Sans doute j'ai le projet de me retirer en province; mais loin d'ici, puisque je puis y vivre à mon aise, si ce qu'on dit est vrai..... Voici François..... faisons-lui sur ce sujet quelques questions..... Remettons d'abord les lettres sous ce livre, pour revenir demander si on les a trouvées.

SCÈNE II.

Mme DORVILLE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur n'est pas de retour ?

Mme DORVILLE.

Je le supposais dans son cabinet de travail....; je vous attendais pour m'y introduire.

FRANÇOIS qui va voir.

Il n'y est pas. Je le plains d'ainsi courir...... Pourquoi se charge-t-il si souvent des affaires des autres...., quand il ne peut réussir à faire les siennes?

Mme DORVILLE.

Il paraît que c'est une belle propriété...., celle dont on voudrait le dépouiller?

FRANÇOIS.

Hélas! oui. Si on pouvait tout lui enlever..... Si cela continue, nous ne ferons plus d'heureux...., il faudra songer à nous tout-à-fait.

Mme DORVILLE.

Quels sont donc les méchans qui osent envier l'avoir d'un si brave homme?

FRANÇOIS.

Vous les avez nommés; et c'est parce que Monsieur dit qu'il était forcé de les faire ainsi connaître, qu'il éprouve de ces deux ou trois étrangers qui sont chez nous...., et qui s'entendent...., toutes les peines du monde à se faire rendre justice.

Mme DORVILLE.

Qu'il soit tranquille pour l'avenir, elle va être rendue partout; du moins chacun l'espère.....

J'oublie ce qui m'intéresse..... Dites-moi, François, fait-il bon vivre chez vous?

FRANÇOIS.

Ma foi, Madame, certainement..., mes compatriotes sont bons..., vous en avez vu...; ils deviendront peut-être aussi méchans, car il y a trop de misère là-bas.

Mme DORVILLE.

On y vit donc à bon compte?

FRANÇOIS.

Cela ne peut être autrement; il n'y a point de numéraire..., et toujours la même quantité de gibier au bois, comme autant de poisson dans la rivière; aussi les propriétés diminuent de valeur... On fait des ventes forcées tous les jours... Les écus entrent chez les receveurs, qui les envoient à Paris... Voilà pourquoi on dit que l'argent n'y est pas rare. Si je voulais quitter mon maître, j'aurais ici le double de ce qu'il me donne, avec des étrennes et de beaux habits.

Mme DORVILLE.

Mon cher François, gardez vous en bien... Mais, dites-moi, je connais quelqu'un pouvant acheter un domaine, dans votre pays, de cent mille francs, et qui paierait moitié, ou tout comptant; combien rapporteraient-ils; aurait-on quatre mille francs de revenu?

FRANÇOIS.

Si vous achetiez deux ou trois fermes..., vous en auriez huit mille francs par an...; les gros objets sont plus recherchés...; les hommes en place les achètent... Cependant, moi qui suis fils de fermier..., je vous assurerais que vous trouveriez un immeuble, vous donnant le cinq pour cent, avec un beau logement par-dessus.

Mme DORVILLE.

Si M. Beauregard dit que vous avez raison..., je pars avec vous.

FRANÇOIS.

Marguienne.., lui-même, vous en vendra en arrivant; car il a de grands projets... que je ne puis vous confier, puisque je les ignore..; il en fait grand mystère... Tout ce que je sais..., il disait seul : « Je réalise cent cinquante mille francs, et » mes enfans y gagnent un million. » Je vous réponds qu'il était joyeux en ce moment.

Mme DORVILLE.

Mon parti est pris... L'air dans ce pays y est bon, dit-on...; il y a une grande ville qu'on habite l'hiver, en allant à un beau et bon spectacle. Nous ne pouvons faire mieux, surtout si M. Beauregard approuve mon projet. Je vous suis obligée, François.

FRANÇOIS.

Tout à votre service, Madame.

SCÈNE III.

FRANÇOIS seul.

Elle est dans le cas de cela...; quelle luronne maîtresse...; jamais je n'ai vu une femme seule être autant à son affaire... Il ne faut pas perdre son temps quand on est à son service...; mais elle est bonne et juste...; ses domestiques sont aussi anciens qu'elle dans la maison... On a raison de dire que les bons maîtres font les bons valets... Monsieur veut qu'on nous reprenne, et ses enfans, qu'il aime tant, lorsqu'on est certain que nous avons tort. Non pas cette coupable belle-mère, madame Deval. Mais n'y songeons plus... Cette hôtesse, avec son argent..., en l'employant comme tant d'autres..., chez nous elle roulerait carrosse; il y a quelques-uns de ces usuriers qui s'y trouveront pris; on les fait renaquer...; c'est toujours autant de plus pour Paris...; ça n'empêche pas les autres de continuer. Monsieur sait qui les protège...; malheureusement on n'ose publiquement le dire. Ce client ne se cachait pas..,il l'a répété à qui a voulu l'entendre; mon maître l'a prévenu qu'il s'exposait...; on l'a ruiné, mis en prison...; s'il en est sorti..., je suis sûr qu'il aura mal fini. Ce sont ces exemples-là qui rendent mon maître, parfois si sombre; aussi ne rêve-t-il que réforme..; il y est un peu intéressé..; point à sa place, aurait cependant été si tranquille.

SCENE IV.

FRANÇOIS, PIERRE.

PIERRE.

Mon maître m'envoie m'assurer si le tien est de retour?

FRANÇOIS.

Non, mais il ne doit pas tarder.... reste un moment.... tu répondras oui.

PIERRE.

J'ai des pauvres diables qui m'attendent.., tiens, vois.

Montrant des lettres et un petit sac d'argent.

FRANÇOIS.

Pour cette fois, tu as raison... tu reçois ta part, de ces bonnes actions.

PIERRE.

Que veux-tu dire, François? crois-tu que j'oserais dîmer ces malheureux ?

FRANÇOIS.

Tu ne comprends pas.., j'entends que les courses pour rien, faites chez eux, te procurent le plaisir de leur être utile.

PIERRE.

C'est différent ..., mais comme dans le nombre il y en a de si généreux... qui voudraient me remettre quelque chose selon leurs faibles moyens..., tu penses que je n'accepte pas... surtout ayant mes gages..., si j'avais eu cette bassesse une fois..., j'en

rougirais toute ma vie... Laisse-moi partir pour ne point perdre de temps...; ton maître arrivé..., j'ai dit que tu irais en prévenir...

FRANÇOIS.

Volontiers...., pour avoir ma part des bonnes œuvres.... n'est-ce pas?

SCÈNE V.

Mme DORVILLE, FRANÇOIS.

Mme DORVILLE.

Monsieur ne vient-il pas d'entrer à l'instant?

FRANÇOIS.

Non, Madame.

Mme DORVILLE.

J'ai oublié de vous demander : y a-t-il bonne eau, bon vin, dans votre pays......, les maisons sont-elles solides?

FRANÇOIS.

Si ainsi vous le désirez..., vous ne pouvez mieux tomber.....; sur la première question....., partout il y a des fontaines d'eau, la plus belle et la plus fraîche, puisqu'elle sort des montagnes, presque toutes couvertes de vignes, produisant des vins de toutes qualités........, choisis et vieux, on ne peut le boire plus agréable...., il fait vivre long-temps..., quand on n'en abuse pas..... Voilà deux réponses...., la troisième...... Ah! les maisons......!

figurez-vous du granit marbré...., de grosses pierres...., qu'on ne peut scier.... On en fait d'aussi beaux bâtimens qu'ici...., excepté...... Vous m'entendez? Encore avons-nous un palais.

Mme DORVILLE.

Sont-elles chères, les maisons?

FRANÇOIS.

Je garantirais que vous en auriez qui rapporteraient le sept et huit pour cent. J'entendais, en passant dans le cabinet de Monsieur, où l'on faisait des partages, des liquidations, des comptes, des licitations, des ventilations, des assignations, des transactions, des procurations, des consultations, sur papier mort, sur papier timbré, sous seings-privés, etc., etc.

Mme DORVILLE.

Je vois..., vous êtes instruit..., vous feriez un bon huissier.

FRANÇOIS.

C'est mon projet...., près la justice de paix de mon village....., quand la place sera vacante......, non pour faire autant de mal, je vous en réponds, que celui nommé par ce marquis, qui fait la pluie et le beau temps dans notre canton.... Encore il le soutient...., c'était son domestique.

Mme DORVILLE.

Si nous partons ensemble, je vous aiderai à fournir votre cautionnement.

FRANÇOIS.

Très-reconnaissant ; Monsieur m'a déjà fait la même offre......, je voulais traiter....., mais notre pasteur m'a assuré qu'il me l'aurait plus tard pour rien.... Monsieur a ajouté.... que le moment n'était pas favorable. Savez-vous que notre pasteur m'a des obligations?.... J'ai été trois mois en prison..... pour avoir été pris, lui rapportant une carotte de tabac..... Sans mon maître...., qui m'a défendu pour rien...., j'aurais fait l'année.

Mme DORVILLE.

Pauvre garçon... vous êtes récompensé, en servant ce bon M. Beauregard.

FRANÇOIS.

Sans doute... tâchez toujours de vous venir fixer au pays... Je m'informerai des propriétés vous convenant autour des villages voisins... plus tard, je vous procurerai le moyen de vous agrandir à bon marché...; chacun veut vendre...; point d'acquéreur avec argent.

Mme DORVILLE.

Vous serez donc mon *factotum*, François ?

FRANÇOIS.

Tout ce que vous voudrez, Madame.

SCÈNE VI.

Mme DORVILLE, BEAUREGARD.

BEAUREGARD.

Que dit ma payse, Madame... quelle résolution prend-elle ?

Mme DORVILLE.

Monsieur, celle de m'attendre..., pour partir avec elle... Je venais vous prévenir que j'y étais décidée..., sauf votre approbation.

BEAUREGARD.

Je n'ai rien à approuver ni à contredire à vos actions, Madame...; cependant puisque vous voulez des observations..., il me semble que votre maison souffrirait de votre absence, et que...

Mme DORVILLE.

Monsieur, je la vends..., je quitte en même temps le commerce... François, en qui vous avez confiance..., qui dit vrai, je pense..., m'a presque décidée avant de vous rencontrer.

BEAUREGARD.

C'est autre chose; mais en arrivant ne vous laissez pas tenter par l'appât de recevoir de gros intérêts de votre argent...; je quitte quelqu'un qui va soumettre au ministre mes réflexions sur les abus de l'usure dans nos contrées... Ceux qui s'y sont enrichis..., sûrement restitueront... Je n'ai pas

voulu signaler les masques..., mais leurs protecteurs..., pas d'autres seront découverts.

Mme DORVILLE.

Je n'ai jamais fait que des bénéfices honnêtes, Monsieur..., je vous prie de le croire.

BEAUREGARD.

Madame... j'en suis persuadé; mais habituée à gagner beaucoup à Paris..... vous pourriez.... voyant des gens qui se disent honnêtes.... s'en mêler, vous trouver entraînée à les imiter.

Mme DORVILLE.

Il me serait impossible...; car, j'ai le projet d'y acheter des propriétés...

BEAUREGARD.

L'occasion est des plus favorables... Je me charge de vous recommander au notaire le plus habile...; il vous fera faire d'excellens marchés.

Mme DORVILLE.

J'ai déjà compté sur votre protection, Monsieur.

BEAUREGARD.

Or..., trouverez-vous facilement des acquéreurs.., vous donnant la vraie valeur de votre maison et de votre établissement?

Mme DORVILLE.

C'est la chose du monde la plus facile... On me presse même... Les gens, en vérité, ne savent ici que faire de leurs écus... Un riche rentier veut la

faire administrer pour son compte, par des tiers..., chose dangereuse...; mais c'est son affaire.

BEAUREGARD.

Quelle bizarrerie de ne vouloir adresser ses fonds à des notaires de province...! Ces fonctionnaires, par leur état..., leur cautionnement et leurs propriétés..., puisque la plupart en ont..., présentent des garanties...; on s'obstine à ne pas répondre aux réclamations... Pourquoi les ministres ne veulent-ils comprendre : qu'il est urgent de remédier à tous les abus en résultant... Je les ai signalés...; c'est comme le reste... On ne m'accuse pas seulement réception de mes observations; je les croyais vraiment philantropiques.

Mme DORVILLE.

Vous supposez...; je pense, qu'il pourrait y avoir, sous peu, une mesure générale de prise... Il n'y a point de temps à perdre... Je compte encore sur vous, Monsieur, pour m'assister à ma vente.

BEAUREGARD.

Je remarque, de plus en plus, votre rare intelligence, et ne m'étonne pas de vous avoir vue seule aussi bien prospérer... Oui, Madame, le moment est favorable... Comptez sur moi.

SCÈNE VII.

BEAUREGARD, PERTAP.

PERTAP.

On m'annonce votre retour..., je me hâte d'ar-

river.. Nous avons cette fois beaucoup à dire... Vous paraissez plus calme, même satisfait.

BEAUREGARD.

Si je pouvais convaincre quelques milliers de Parisiens, de l'avantage qu'il y aurait pour eux d'imiter la personne qui sort d'ici..., mes compatriotes me sauraient gré d'avoir travaillé à améliorer leur sort... Dédaigné en vérité par ceux qui tiennent le pouvoir..., la preuve..., c'est qu'ils n'ont jamais proposé ces motifs dans leurs projets...; mais pas du tout... le gouvernement qui a besoin de ressources... on ne veut pas lui fournir l'occasion de s'en créer, en venant au secours du malheureux habitant de la province...; on préfère en voir profiter des sociétés d'agioteurs, qui accroissent encore leur fortune déjà colossale..., dans le grand nombre d'abus, c'est une des espèces... Revenons-en, à nos principes généraux..., si on les admettait..., le monopole des valeurs numériques serait bientôt éteint à Paris.

PERTAP à mi-voix

Profitons du moment où il ne songe pas à sa famille...

Haut.

Sur ce point je suis de votre avis... nos riches banquiers..., surtout celui dont nous nous sommes déjà entretenus...., qui a une fortune si bien acquise..., partagent notre opinion...; je sais qu'ils sont persuadés que le commerce en prospérerait, parce qu'il est soutenu par les progrès de l'agriculture...;

que, y ayant moins de besoins en France, il y aurait par conséquent plus de luxe comme plus de dépense...; la capitale profiterait la première de tous ces avantages, alors la masse des Français serait plus satisfaite...; mais si l'on admettait, ce qui serait difficile..., le mode de réforme générale que vous proposez dans ce mémoire..., *je l'ai médité en entier...*, on retomberait dans un dédale à n'en plus finir... cela serait fort bien dans un pays à organiser..... une colonie à peupler, par exemple... où arriverait une foule d'habitans de toutes les nations...; en France la chose est impossible.... d'ailleurs vous êtes convenu avec moi que nous étions sous une telle influence... que nos voisins diraient... : Alte-là..., vous outrepassez ce dont nous sommes convenus.

BEAUREGARD.

Nos voisins les plus près, sont les plus à craindre... leur politique inimitable.... *loin d'avoir toujours été philantropique...*, leur a fait prendre le dessus...; ils viennent de donner une preuve récente de leur capacité, par ce traité avec les Américains... Quant à l'impossibilité que vous supposez, elle n'existe pas...; vous m'avez mal compris, si vous avez supposé que j'entendais qu'il fallût détruire *d'emblée* tous les abus. Cette pensée est bien loin de mon projet, encore qu'il soit vrai, que par la divergence de nos opinions, nous sommes comme des arrivans de tous les pays; mais je prouve la nécessité de rendre

les hommes meilleurs, pour les voir plus heureux... Ce principe avoué... j'arrive aux moyens.... conduisant à connaître les funestes différences, par ce qui existe... d'où il suit : que détruisant d'abord les plus gros abus, dans l'ordre du bien le plus urgent qu'on réclame..., j'arrive à les détruire tous sans secousse.... Je les diminue, si vous voulez, successivement et insensiblement...; mais le but est manqué, si vous en créez en même temps de nouveaux, quelques faibles qu'ils soient... parce que des intérêts se trouvant froissés par la destruction des premiers, ceux qui se trouveraient atteints, en profiteraient pour réclamer...; ils crieraient au privilége..... comme étant la première source de l'injustice.

PERTAP.

Toujours il y aura des mécontens, en exécutant votre projet, quelque sage qu'il soit.... cependant, à cette condition de modération.... je pourrai revenir de votre avis.

BEAUREGARD.

J'ai constamment été modéré.... on ne m'a jamais vu exalté, courtiser aucun pouvoir.... pas un Français n'a plus souffert; je me suis tû.... Vous demandez le moyen d'exécution, choisissez trois hommes intègres et instruits, amis du plus grand nombre.... comme ce premier chef de son ordre...... ce digne pair enfin..... qui, par son dernier discours à la cour, a ajouté à son illustration. Jugez-les par

leurs actions passées.... et leur conduite présente...; Voyez leurs alentours, pour mieux les connaître.... Assurez-vous que rien ne pourrait les faire changer dans leur intention, d'arriver au bien..... qu'ils s'adjoignent des sujets pour compléter la douzaine... sans l'outrepasser...., crainte d'un faux apôtre..... ; jugez de leur choix, pour l'approuver.... le plus grand nombre, je vous le répète, qu'on doit toujours satisfaire, se trouvera heureux, et la France sera sauvée.... Les mécontens seront des hommes injustes, qui par la joie commune, seront contraints au silence.... Trois années suffiront pour arriver au bonheur le plus parfait.....; vous auriez dû remarquer: que je propose de revenir sur des erreurs récentes.... ayant aigri bien des esprits.... que je pensais, que c'était les premières à détruire... tout en appuyant sur l'importance de n'en commettre aucune nouvelle, crainte, comme je vous le dirai toujours, de laisser le bien qu'on aurait fait, comme celui qu'on voudrait faire, sans effet...., alors les débats législatifs sont simplifiés.... On respecte les propositions faites sur le travail des hommes sages que je viens de désigner....; les législateurs ajoutent ce qu'on a pu omettre...... ou en retranchent ce qui peut être admis, sous une forme plus favorable.... Redoutez ceux qui travaillent dans l'ombre...... n'ayez aucune opinion achetée.... laissez languir les journalistes vendus... ceux-ci ont déjà trop reçu.... si la vérité les offense.. je les attends à la réplique..... Point de police

secrète.... ce grand fléau d'un État.... les sommes destinées à ces êtres, aussi méprisables dans leur profession, qu'ils sont vils en allant recevoir le prix de leurs forfaits. Car on ne peut se dissimuler qu'ils augmentent le mal quand il existe, et qu'ils le font naître quand il n'existe pas.... pour affecter de se rendre utile au préjudice de leurs victimes....; ce qu'on leur donne restera au trésor, pour indemniser ceux qui le méritent......; alors nous serons forts, sans craindre toute coalition...., car Justinien prouva le premier : que les peuples sont moralement désarmés et manquent de force, quand ils ne l'obtiennent des lois sages et équitables.

PERTAP.

Je suis complètement imbu de vos idées...; sur-le-champ je vais expédier, à l'avance, vos réflexions pour répondre à ce qu'on pourrait m'objecter, après la lecture que je prie, avec instance, que l'on veuille bien en faire.

BEAUREGARD.

Connaissant très-bien l'opinion publique...., je suis assuré d'avoir des partisans dans le rapport... de quatre-vingt..... à sept...., pour arriver plus promptement à mon unique but.... il ne faut plus satisfaire les faibles en nombre, qui devraient nécessairement céder aux plus forts, de qui l'on a toujours besoin et qui pourraient.... d'après la nature des choses..... mais invoquer la vérité...., la raison.... quand tous les jours jusqu'ici on s'en

est autant écarté..... que des vrais principes de l'ordre social.... que les antagonistes de mon système lisent les anciens auteurs, en les rapprochant de ceux des siècles derniers.... ils apprendront comme je l'indique dans mes aphorismes de droit politique et public, où mène la franchise de l'homme de bien éclairé, en même temps qu'ils sauront, en quoi consiste les honneurs et le bonheur...; s'ils sont sérieusemeut les vrais amis du monarque...., ils le verront comblé des bénédictions générales de son peuple, qui alors respectera les volontés de ses ministres.

PERTAP.

Nous ne sommes plus dans ces temps-là....; les mœurs sont changées.

BEAUREGARD.

C'est un malheur...; mais qu'on nous y ramène... avant que la force des choses nous y conduise....; rappelez-vous ce que je disais tantôt.. donc, il vaut mieux cheminer avec modération, et pour le moment... retenir l'ambition des insatiables..., réduire à ceux qui ont déjà trop....., accueillir l'homme d'honneur ayant du génie...., reconnaître noblement toutes les grandes actions, soit qu'elles viennent de la valeur, du dévouement, de la modération, ou de la franchise......; qu'on distribue les emplois, d'après la loi et... à mérite égal..., donner la préférence à celui dont l'auteur a déjà honoré l'État par ses actions... on a malheureusement...

trop fait le contraire...; aussi que de gens de bien inconnus, de qui le généreux silence est même ignoré...!

PERTAP.

Tout se découvrira...; je vous estime davantage de n'avoir parlé que quand le besoin vous y a forcé.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme DORVILLE.

BEAUREGARD.

Madame arrive fort à propos, pour faire diversion au sujet sérieux qui nous occupe...Enfin, avancez-vous vos affaires ?

Mme DORVILLE.

La dernière décision de la grande chambre a fait changer d'intention à mon rentier...; il a acheté à la Bourse...., cela dérange mes projets.

BEAUREGARD.

Cette grande mesure n'aura qu'une courte durée... on a représenté cette loi d'après un nouveau mode.

PERTAP.

Dans le fait, il n'est question que de cet objet dans tous les cercles; j'arrive des départemens; l'on y diffère de l'opinion de la capitale où résident les rentiers.

BEAUREGARD.

Gardant le silence sur l'emploi du bénéfice, que

trouvera le gouvernement à cette sage mesure? Je suis de l'avis de mes collègues qui pensent tous.... que la réduction est aussi légale qu'équitable... La philantropie veut que chacun contribue aux charges communes... Pourquoi les rentiers resteraient-ils toujours exceptés...? ils ont beaucoup gagné et les propriétaires ont souffert, tout en payant...

Mme DORVILLE.

En attendant, je manque les occasions...; si j'avais pu partir avec vous.

BEAUREGARD

Patientez, Madame... ; j'attends aussi... et depuis long-temps bien autre chose.

Mme DORVILLE.

Cela me fait souvenir... ne sont-ce pas des nouvelles de votre pays...; j'ai oublié de vous dire, que j'avais apporté votre courrier.

Elle va prendre la lettre sous le livre.

BEAUREGARD.

François ne m'en avertit pas..., à quoi songe-t-il?

Mme DORVILLE.

Je ne l'en ai pas prévenu, Monsieur; c'est moi qui dois vous faire des excuses.

BEAUREGARD *les prenant.*

Monsieur... Madame... vous voulez me permettre... je suis impatient... j'attends...

PERTAP.

Comment donc... de sa famille.

Mme DORVILLE s'adressant à Pertap, plus bas.

On dit les enfans de monsieur si intéressans... que je me réjouissais de les voir...; fâcheux contre-temps...! je n'en reviens pas.

PERTAP.

Il y a remède à tout...; les dames, sont parfois assez impatientes... vous avez un trop bon jugement pour ne pas faire exception... Il paraît que M. Beauregard n'apprend pas de fâcheuses nouvelles.

Mme DORVILLE.

J'attends pour l'en féliciter et lui demander... si je ferais bien de mettre ma maison et le fonds en vente.

BEAUREGARD.

Ce pauvre François va être plus heureux...; le pasteur de son village, en mourant, lui a légué cent écus de rente...; il me quittera sans doute par l'événement... duquel je suis cependant pour lui satisfait. Je n'ai pas lieu de l'être moins de quelques mutations qu'on m'annonce...; cela leur apprendra à être plus modérés... mes concitoyens y gagneront... Ces trois étrangers-là... faisaient autant de mal par bêtise que par passion.

SCENE IX.

Les mêmes, FRANÇOIS, PIERRE, ARGUEL.

PERTAP.

Voici du nouveau... Est-ce après moi qu'on demande ?

ARGUEL.

A tous deux, Messieurs.... Mes pays (Montrant Pierre et François.) m'ont dit que vous étiez ensemble... ; j'ai ordre de remettre ces lettres aux personnes, en main propre, et d'en tirer valable reçu.

BEAUREGARD.

C'est ce brave Arguel... ; j'ai vanté votre capacité à votre chef, qui est aussi du pays... il m'a promis l'avancement que vous méritez... ; mais malgré vos campagnes... c'est difficile d'avancer.... il y aurait tant à dire... que je ne veux pas vous décourager... M'apportez-vous bonne nouvelle... Si c'était notre décision pour St.-Charles... ; vous feriez un bon garde... puisque vous connaissez déjà les lieux.

Il prend sa lettre et la lit.

PERTAP.

Nous nous connaissons aussi, nous deux..... jadis mon moniteur...... Votre absence du régiment va me donner de la besogne.... Votre colonel vous

regrette.... il me réclame, pour que je lui choisisse votre remplaçant à l'école.

Il prend aussi sa lettre, qu'il lit.

ARGUEL à François et à Pierre, mi-voix.

Ces Messieurs sont bien ensemble : ce sont les mêmes caractères..... Je ne supposais guère qu'ils se connaissaient..... Que de fois en voyant l'un..... j'ai songé à l'autre.....! des hommes comme cela sont si rares.

Mme DORVILLE.

Oh! je vous en réponds.

FRANÇOIS.

C'est drôle.

PIERRE.

Et c'est lui qui leur apporte à chacun de bonnes nouvelles..... quand ils sont réunis..... Car voyez comme ces Messieurs sont satisfaits.

BEAUREGARD à Pertap.

Pour cette fois....... je ne m'y attendais pas....... Fort heureusement que vous avez encore mon mémoire...., car je retrancherai ce que j'y ai ajouté, me concernant particulièrement....; je laisserai ce qui est utile aux bons Français..... Je puis maintenant vous offrir mes services.

PERTAP.

Je vous remercie....; c'est moi qui vous offre les miens.

BEAUREGARD.

Vous êtes donc aussi honoré des bonnes grâces de ce grand ministre ?

PERTAP.

Il approuve du moins celle de son subordonné...; car vous saurez, que je partirai incessamment pour Lyon...., à la demande du préfet de cette ville..... qui d'après le Moniteur de ce jour..... vient d'être nommé ministre de l'intérieur..... Celui-ci m'a fait appeler aux fonctions d'inspecteur-général des hospices et maisons de bienfaisance de son département..... dont le chef-lieu vient d'accroître ses revenus du produit de dix-sept cent mille francs.... ensuite d'un legs fait par un général mort en Amérique... On m'adresse la délibération du conseil de la commune... m'autorisant (Il lit.) « à acheter pour
» le compte de cette seconde grande cité...... une
» maison à Paris, afin d'établir un petit refuge aux
» voyageurs lyonnais d'origine... Elle sera compo-
» sée de vingt-cinq chambres....... meublées pour
» toutes les conditions... Les malades ou ceux que
» le besoin forcera à y entrer..... ne pouvant être
» admis qu'une fois..... pendant huit jours seule-
» ment..... sauf à les aider à entrer dans les hos-
» pices généraux de la capitale....... La somme à
» employer pour cette organisation....... ne peut
» excéder cent mille francs...; mais on fournira....
» jusqu'à concurrence de vingt mille francs par
» an, destinés à l'entretien de l'établissement. »

BEAUREGARD.

Je ne m'étonne point que M. le Comte nous donne l'exemple par cette bonne action...... Les résultats pourront faire fructifier ces dix-sept cent mille francs..... Combien de gens soulagés profiteront un jour de l'exemple de ce grand général, aussi philantrope que celui qui a conçu cette idée..... Elle est digne d'un homme qui a aussi souffert..... Je le connais..... En 1807, il pouvait, lors de ses débuts à Paris, dans la magistrature...., m'y faire perdre la vie, s'il eût dit un mot..... J'étais venu pour une veuve et une orpheline.... réclamer ce qu'on lui avait prêté en émigration..... encore qu'il fût en minorité..... Ce fut le seul qui me solda, avec la grâce qu'on lui connaît..... Il avait cependant deux moyens péremptoires de s'y refuser..... Voilà une autorité qui mérite son titre et ses honneurs..... Déjà avantageusement secondé là-bas par un premier fonctionnaire originaire de mon département, que ce préfet de Lyon dans les mêmes fonctions a aussi administré. Mais parlez-moi de ces villes..... où tout prospère par le travail et l'industrie..... On n'y veut point de pauvres..... On va les soutenir hors des murs, n'étant point témoins du luxe et de la paresse, conduisant à l'oubli de tous devoirs.

PERTAP.

En effet, l'idée est fort bonne..... des voyageurs éloignés de leur pays..... pour se reposer..... man-

quant d'argent, ou attendant des secours, de l'ouvrage ou un succès...., trouveront dans cet établissement un grand soulagement..... M. Beauregard, vous ne songez pas à vous....; s'il n'y a pas d'indiscrétion...., faites-nous prendre part.....

BEAUREGARD.

Je trouvais ce qu'on annonce, si conforme aux principes que nous avons discutés.... que j'oubliais le bien qui m'arrive.... Alors vous saurez que son excellence me nomme aussi inspecteur-général.... devinez de quoi?

PERTAP.

Aux mêmes fonctions...... mais pour toute la France.

BEAUREGARD.

Non pas.... si ce n'est que ma mission s'étendra également dans le royaume ; puisqu'il y a des usuriers du plus petit village, jusqu'à la capitale.... J'aurai pouvoir de m'entendre dans mes tournées avec les procureurs généraux et royaux, pour n'échapper aucun des moyens que je proposais, afin de faire verser des millions de plus, très-justement, dans le trésor, par suite du grand nombre d'amendes qu'on prononcera ; pour récompense, ajoute-t-on, indépendamment de mes appointemens honorables..., car ils seront proportionnés aux sommes que je ferai restituer....., on m'assure dans trois ans un poste inamovible dans la magistrature.... Je ferai du bien à l'État, mais

il y en a tant à faire d'une autre manière..... que je voudrais encore soulager mes concitoyens....

PERTAP.

Vous devriez déjà être content.... nous arrivons comme vous voyez petit à petit à des réformes...... J'avoue que pour vous.... comme pour moi.... je suis très-satisfait.

Il relit sa lettre bas.

FRANÇOIS à Arguel et à Pierre, mi-voix.

Voilà comme est Monsieur...; il voudrait toujours tout pour son prochain.

PIERRE ET ARGUEL ensemble.

Nous le connaissons bien.

Mme DORVILLE mi-bas.

Quels hommes...! si je pouvais vendre ma maison....., elle est toute meublée.....; j'ai des cabinets pouvant servir aux pauvres....; des grandes pièces on ferait au besoin des dortoirs... Voyons.

Haut à Pertap.

Monsieur.... j'ai ce qui vous conviendrait.

BEAUREGARD.

L'emplacement est favorable... Alors ce sera l'hôtel de la Saône se perdant dans le Rhône... L'embouchure sera toujours Lyon.

PERTAP.

C'est chose à examiner... Avant de sortir je souhaite pouvoir terminer avec vous, Madame, par une bonne action.

Mme DORVILLE.

Je vous ferai tout remarquer... A l'avantage des malheureux..., volontiers je diminuerais mon prix...; je le fixais précisément à la somme qu'on vous indique..., mais je veux entrer pour quelque chose dans vos bonnes œuvres.

ARGUEL.

Ce que c'est que l'exemple !

BEAUREGARD.

C'est bien, Madame, je vous approuve de plus en plus; or, pour qu'aujourd'hui chacun soit ici satisfait..., j'annonce d'abord à François qu'il aura sa vie durant..., autant de cent francs par chaque année, qu'il a fait de mois de prison, ensuite des dernières volontés de celui, qui innocemment l'y a fait mettre, et je lui double ses gages, s'il veut rester à mon service.

PERTAP.

J'en accorde autant à Pierre..., mais en attendant notre présentation... s'il est possible à la même audience....; pour étonner au ministère de notre rencontre, attestons par un même écrit, ce que nous avons reçu.

Ils vont signer.

PIERRE.

Comme tout cela s'arrange...; je n'en reviens pas !

FRANÇOIS.

Ni moi non plus...; mais je ne quitte pas mon maître.

ARGUEL à François et à Pierre.

Vous êtes heureux, mes amis !

BEAUREGARD.

Maintenant, Arguel, nous allons réunir nos efforts, nous deux, Monsieur, pour vous obtenir la petite épaulette, comme vous le méritez ; déjà légionnaire... nous ferons valoir vos titres... J'irai plutôt près du ministre..., puisque me voilà en dignité... j'aurai audience..., mais je veux la franchise de mes opinions.

PERTAP.

Il sait que je connais aussi son nouveau colonel... qu'il soit tranquille.

BEAUREGARD.

Puisque chacun ici, sans s'y attendre, est satisfait de sa journée, retirons nous sans bruit, dans l'espoir que le bon exemple, nous fournira de nouveaux moyens pour procurer aux faibles comme aux malheureux, l'appui et les soulagemens qu'ils réclament.

FIN.

